

ses livres contiennent aussi des passages savoureux. En fait, son œuvre n'a pas encore été systématiquement étudiée et les bibliographes répètent sur lui ce qu'ont dit leurs prédécesseurs. Une telle étude relèverait probablement d'utiles notations pour l'histoire des dévotions. En un temps où l'ordre dominicain est encore officiellement opposé à la doctrine de l'Immaculée Conception, Doré s'y rallie comme à un dogme défini, ce qui est un signe non équivoque de son adhésion aux positions gallicanes de la faculté de théologie de Paris, relativement au « sacré concile assemblé à Basle » (cf *l'Image de vertu*, ch. 2).

La seconde partie des *Collations royales* (1546) contient un nouvel office de la « desponsation », c'est-à-dire du mariage de la Vierge. La dédicace de l'ouvrage à Antoinette de Bourbon montre que c'est à la demande de cette princesse que Doré composa cet office. Dès cette année 1546 des démarches furent faites auprès de Paul III pour en obtenir l'approbation et l'autorisation de célébrer la fête le 22 janvier. S'il est certain que la fête de la *Desponsatio B. Mariae* a été célébrée en divers endroits dans la deuxième moitié du 16<sup>e</sup> siècle (cf AS, 19 mars, t. 3, p. 14B), il est moins sûr que l'office de Doré ait été partout adopté. Dans l'ordre dominicain la fête ne fut officiellement adoptée qu'au 18<sup>e</sup> siècle (cf chapitre général de Bologne, 1795, *Monumenta ordin. praed. historica*, t. 14, 1904, p. 54) et, pratiquement, sans office propre.

Les ouvrages de Doré étant rares, il n'est pas inutile de signaler que le texte intégral de cet office et celui de la lettre de Doré à Paul III sont reproduits dans les éditions de 1549, 1559, etc., de *l'Image de Vertu*. Sur cet office, cf aussi Benoit XIV, *Opera omnia*, t. 9, Prato, 1843, p. 245. On y lit que c'est sur ordre de Paul III que Doré composa son office. L'auteur a lu trop vite les bollandistes.

Il n'est pas de notice bibliographique sur Doré qui ne le présente comme le « Maître Doribus », joyeusement évoqué par Rabelais au chap. 22 du *Pantagruel*. Or le *Pantagruel* est de 1532. Doré à cette date vient d'être reçu parmi les licenciés et n'a pas encore publié une ligne. La suggestion de J. Plattard, d'y voir plutôt Matthieu Ory, semble plus vraisemblable.

Quétif-Échard, t. 2, p. 203-206. — P. Féret, *La Faculté de théologie de Paris. Époque moderne*, t. 2, Paris, 1901, p. 276-288. — Parmi les bibliographes, voir par exemple J.-C. Brunet, *Manuel du libraire*, 5<sup>e</sup> éd., t. 2, Paris, 1861, col. 818-821.

André DUVAL.

**DORIZY DE VERZET (MARIE)**, 1639-1679. — Marie Dorizy nous est connue par un cahier de notes, dû à un jeune prêtre anonyme, « la première année de sa prêtrise », et « point encore instruit de la théologie mystique ». Dans sa vieillesse, il se rendit compte des lacunes de son exposé : « j'ai vu beaucoup plus et... j'ai senti des choses plus grandes que je ne peux dire, ni écrire ». Le manque de composition garantit l'objectivité de l'auteur, qui précise lui-même le caractère immédiat de son information : « j'ai écrit toutes ces merveilles sans fard et avec vérité, comme je l'ai appris et vu de la servante du Seigneur » (p. 228).

Née en 1639 à Frignicourt (Marne), près Vitry-le-François, Marie habita la ferme de Verzet, sur la paroisse de Reims-la-Brûlée, et « à une lieue et demie de Vitry, au levant » (M. de Vaveray, *L'élection de Vitry-le-François*, 1877, p. 540). Ses occupations extérieures furent celles de sa famille paysanne : « elle conduisait les affaires » (p. 207) de la ferme, allant vendre

les produits, et se livrait aux travaux des champs, maniant « le soc de la charrue » (p. 218). On ne lui découvre pas de directeur de conscience proprement dit. « Le livre le plus savant qu'elle lisait, était la théologie mystique qu'elle avait reçue de Dieu » (p. 224). Elle aurait été inhumée dans l'église de sa paroisse.

« Dès sa plus tendre enfance », elle prenait plaisir « à entendre la lecture de la vie des saints et des martyrs »; pieuse et mortifiée, « elle conçut le dessein de conserver sa virginité ». Toutefois, à dix ans, elle sacrifia un tantinet aux goûts du monde, mais, à dix-huit, « une grâce particulière du Saint-Esprit » la ramena à ses dispositions premières (p. 200). Malgré des sollicitations, puis l'altération de sa santé, l'attachement à son « divin Époux » alla désormais croissant. Elle devint « digne par la sainteté de sa vie et l'abondance de ses grâces, d'être comparée à sainte Thérèse » (p. 218). Elle tira grand profit « de la lecture du Cantique des Cantiques dont elle avait appris le sens du Saint-Esprit », et dont elle « disait des merveilles surprenantes » (p. 217). « Son âme attentive à Dieu ne le quittait pas de vue » (p. 206) et il lui arrivait d'accomplir son travail domestique « sans savoir ce qu'elle faisait ». L'ardeur de son amour de Dieu provoquait des extases. Certaines descriptions font songer à celles de saint Jean de la Croix : « Après le ravissement, une boule de feu restante (*sic*) dans son âme exténuait les forces presque manquantes de son corps malade » (p. 219). De longues années, elle bénéficia d'apparitions du Christ, même dans l'eucharistie, « avec tout l'éclat de sa divine Majesté » (p. 218); elle fut aussi « honorée de la présence des anges dans ses oraisons ». Elle eut à déjouer quelques artifices du diable; aussi bien possédait-elle le discernement des esprits (p. 206-207).

Ses dévotions principales étaient l'Eucharistie, la Passion et l'Enfance de Jésus. Elle manifesta un bel ensemble de vertus : humilité, obéissance, patience, courage, maîtrise de soi, pureté, mortification, amabilité, bienveillance, dévouement réaliste et multiple au prochain, même malveillant. « Toujours élevée à Dieu et toujours abaissée... pour son prochain » (p. 213), apôtre de l'amour de Dieu par la parole et surtout par le rayonnement surnaturel, elle offre un beau type de mystique dans le cadre de vie le plus commun.

Le cahier qui relate la vie surnaturelle de Marie Dorizy a été publié par E. Jovy, *Une mystique en pays Perthois au XVII<sup>e</sup> siècle, Marie Dorizy de Verzet*, dans *Société des sciences et arts de Vitry-le-François*, t. 28, 1909 (publié en 1914), p. 198-228. Ce cahier semble avoir disparu soit dans l'incendie de la bibliothèque Jovy (vers 1930), soit dans la destruction de celle de Vitry (1944); il provenait de la famille Dorizy, qui est vitryate, et que Jovy † 1933 devait connaître par relations personnelles. Ce dernier, professeur au collège de Vitry (1889-1921), érudit de classe et chercheur, a laissé des ouvrages qui font autorité. — H. Bremond, t. 6, p. 382-384.

Paul VIARD.

**DORLANT** (PIERRE; DORLANDUS, DOORLANT, DORLAND, DOERLANT), chartreux, 1454-1507. — 1. *Vie*. — 2. *Œuvres*. — 3. *L'Elckerlyc*.

1. *Vie*. — C'est à tort, semble-t-il, que les bibliographes, à la suite de Possevin (*Apparatus sacer*, t. 3, Venise, 1606, p. 53), ont assigné à Dorlant, né en 1454, comme lieu de naissance la ville de Diest dans le Brabant, interprétant mal un texte de Th. Petreius dans son édition du *Chronicon Cartusiense*: Petri Dorlandi

Diestensis olim Cartusiae prioris. Ce texte doit se lire, non : Dorlandi Diestensis, mais : Dorlandi, olim prioris Cartusiae Diestensis. Une autre erreur de Petreius est d'avoir nommé Dorlant « prier », alors qu'il n'était que « vicarius », ou sous-prieur de la chartreuse de Zelem (Zeelhem), près de Diest. D'après une découverte récente de H. Scholtens, la patrie de Dorlant fut le petit village wallon de Walcourt, jadis dans la principauté de Liège, actuellement dans la province de Namur. Ce qui pose le grave problème de savoir où il a pu acquérir une si profonde connaissance de la langue néerlandaise, comme il en fait preuve dans les manuscrits flamands conservés de sa main, sans parler de la paternité contestée de la moralité *Elckerlyc* (*Homulus*), en vers néerlandais d'une singulière pureté. Ou faut-il supposer qu'il était d'origine thioise et que sa famille s'était récemment fixée en ce lieu de pèlerinage très fréquenté au 15<sup>e</sup> siècle? On trouve Dorlant étudiant à l'université de Louvain en 1472, et, pas avant 1475 sans doute, il prend l'habit de saint Bruno à Zelem. Il fit preuve d'une grande activité littéraire et allia à la contemplation une vie apostolique très occupée, comme prédicateur de ses frères et du peuple. Sa *Vita* nous signale sa *Tulliana facundia* et loue son ministère auprès des « poètes comme des prédicateurs » (aux chambres de rhétorique?), ajoutant : « cum oratoribus orator; cum versificatoribus versificator; cum praedicatoribus praedicator; cum doctoribus doctor ».

Dorlant est une personnalité de premier ordre. L'auteur de sa *Vita* ne tarit pas d'éloges sur sa grande connaissance de la Bible, surtout des psaumes, qui alimentaient sa dévotion spéciale aux offices nocturnes, sur son humilité profonde, son zèle à prêcher la parole de Dieu et son assiduité au travail littéraire. Il remarque : « Omni prope tempore aut divinis sermonibus aut libris dictandis et in nimis prolixas vitas sanctorum epilogandis se occupasset, si in primo copia audientium et in altero propter sui capitis et cerebri debilitatem adjutorium habuisset ». De sa longue et pénible maladie la *Vita* donne ces détails : « Journallement il se confessa deux ou trois fois; chaque matin il communia... à la messe que je célébrai dans sa cellule. Couvert d'ulcères affreux il montra une patience admirable. Il nous demanda de prier ou de lire à son chevet et de raconter la passion ou les éloges des saints, qu'il écoutait attentivement; et quand il nous voyait fatigués, il interrompait : reposez-vous et laissez-moi méditer quelque pensée pieuse ». Toute sa vie il avait eu une dévotion particulière à saint Genès, patron des gens de théâtre; il en parlait souvent et pendant sa maladie il rappela plusieurs fois la parole du martyr devant ses bourreaux : « Vivit Dominus Deus amor meus Jesus Christus, nec est rex praeter ipsum, mihi de corde ipsum, mihi de ore auferre non poteritis ». Il mourut en la fête de saint Genès, qui est en même temps la fête de saint Louis le 25 août 1507.

2. *Œuvres*. — Son œuvre littéraire est considérable : Paquot cite 7 ouvrages latins imprimés et 53 manuscrits, dont 21 commencent par *Dialogus*; c'était là son genre préféré. Le dernier numéro signale « quelques traités de piété pour des religieuses, en langue flamande » : on en connaît 6; les autres ont péri lors des ravages des calvinistes à la chartreuse de Zelem. A cette liste il faut ajouter deux manuscrits signalés par H. Scholtens (OGE, 1952, p. 289; 1953, p. 97), le premier contenant une vie de sainte Anne en néerlandais, le

second une vie de saint Joseph, pareillement en néerlandais, composée en 1503 pour les religieuses de Sint-Luciendael près de Saint-Trond.

Ces écrits peuvent se subdiviser en trois catégories.

1<sup>o</sup> Le *Chronicon Cartusiense* est resté longtemps manuscrit; Th. Petreius en a édité les 7 premiers livres, à Cologne en 1608, augmenté de ses propres notes. Le 8<sup>e</sup> livre traitait des écrivains chartreux.

Sur cette chronique Paquot note : « Cet ouvrage est écrit avec beaucoup de sincérité et d'onction, mais avec peu de critique; le principal défaut consiste en ce qu'il ne renferme pas assez de faits; c'est à quoi le P. Petreius a voulu remédier par ses notes : mais n'y ayant employé que deux mois, il n'a pu donner un supplément suffisant » (p. 586, n. 6). Il a été traduit en français par Adrien Driscart (Tournai, 1644).

2<sup>o</sup> Ses écrits hagiographiques comprennent des vies de la sainte Vierge (*Vita et res gestae Christiparae Virginis Mariae usque ad Annuntiationem*, Anvers, 1617), sainte Anne (*Vita ac res gestae B. Annae*, Anvers, 1617; trad. néerlandaise, 1621, et allemande; une très courte *Vita gloriosissime Matris Annae*, à la fin de la *Vita Jesu Christi* de Ludolphe le chartreux, Paris, 1502; *Miracula antiquiora de S. Anna*, recueillis par Dorlant; dans AS, 26 juillet, p. 261-279), saint Joseph, saint Jean l'Évangéliste, sainte Cécile (imprimée en 1513 à Louvain), sainte Ursule et ses compagnes, saint Laurent, saint Vincent Ferrier, saint Romain, les tentations de saint Antoine, la légende de sainte Catherine (*De nativitate, conversione et vita virginis Katherinae*, Louvain, 1513; cf OGE, 1951, p. 42). La plupart de ces textes sont des sermons.

3<sup>o</sup> Les principaux écrits ascétiques imprimés sont : *De enormi proprietatis monachorum vicio dialogus* (Louvain, 1513; Paquot, n. 1); à la fin de l'ouvrage est imprimée la liste des écrits dressés par le chartreux lovaniste, André Andries d'Amsterdam. — *Tractatus de mysterio seu spirituali habitus carthusiensis significantia cum remedio circa carnalem delectationem*, Louvain, 1514 (*Biographie nationale*, col. 131, n. 4). — *Aureum opus de opere amoris et passione domini nostri Christi editum per modum dialogi* (Louvain, 1516; OGE, 1953, p. 97-98). — *Viola animae*, dont on parlera plus loin.

Parmi les manuscrits on trouve des sujets si variés qu'ils embrassent presque toute la vie spirituelle : l'union fraternelle, l'amitié, la passion de Notre-Seigneur, la dignité sacerdotale, la méditation, l'eucharistie, le combat spirituel, la vraie sagesse, la vraie béatitude, la persévérance des novices, l'institution de la vie religieuse, son déclin et sa réforme, le vœu de stabilité, les trois vœux des chartreux, etc. On y trouve aussi des hymnes pieux, des oraisons à la Trinité, deux psautiers de la Vierge (majus et minus), des opuscules en hexamètres sur le rosaire, etc (cf DTC, t. 4, col. 1784-1785).

Pour avoir une idée assez exacte de la manière de Dorlant, arrêtons-nous à sa *Viola animae per modum dyalogi inter Raymundum Sebundium artium medicine atque sacre theologie professorem eximium et dominum Dominicum seminiverbium, De hominis natura* (propter quem omnia facta sunt) tractans ad cognoscendum se, Deum et hominem (titre de l'édition de 1501, Cologne). Dans OGE, 1953, p. 260-265 on trouve la description de 8 éditions, la première étant de 1499 à Cologne, la dernière de 1568 à Lyon. Seul J. Dagens, dans sa *Bibliographie chronologique de la littérature de spiritualité et de ses sources* (Paris, 1952, p. 79), semble mettre en doute la paternité littéraire de Dorlant : « attribué à Dorlant », dit-il, parce que les trois premières éditions,

les seules parues pendant la vie de Dorlant, ne donnent pas son nom au frontispice. Notons cependant que dans ces mêmes éditions, on trouve deux « epigrammata » en vers, qui louent explicitement Dorlant de cet ouvrage. Il se compose de sept dialogues, dont les six premiers ne font que résumer la *Theologia naturalis* de Raymond de Sebonde, savant espagnol, † 1437, mais dont le septième est ajouté par Dorlant et traite de son thème favori : la passion de Notre-Seigneur. C'est un dialogue *pulcherrimus ac devotissimus inter Mariam et Dominicum, de mysteriis sacre passionis domini nostri iesu christi semper benedicti*. Après une mise en scène, où le disciple raconte à la Vierge qu'il a suivi le Maître de loin, comme Pierre, et qu'il a bien vu son interlocutrice au pied de la croix, mais qu'il n'a pas osé l'interroger à cause de sa trop grande douleur, il lui dit : maintenant que Votre Fils est ressuscité et que votre douleur s'est changée en joie, je veux vous interroger sur tout ce qui s'est passé ces trois derniers jours. Suit une série de questions et de réponses, qui cherchent et donnent le sens mystique des différentes scènes de la passion. Bien qu'en une vingtaine de passages il résume, de main de maître, des données, qu'il emprunte à la *Vita Christi* de Ludolphe de Saxe, qui lui-même recueille toute la tradition médiévale, on peut dire que Dorlant a produit une œuvre originale, dans un style concis, chargé d'idées, digne des futurs humanistes, et donnant maints détails ou comparaisons, qui peuvent encore toucher l'âme moderne. On y voit sa grande connaissance de l'Écriture sainte, qui faisait dire à son disciple, l'auteur de la *Vita*, qu'il pouvait être appelé « *armarium scripturarum et divinorum apotheca charismatum* ».

Le dialogue révèle, rencontre rare, un théologien et un écrivain. Le théologien est profondément versé dans la connaissance des deux Testaments, et n'ignore rien de ce qui a été dit sur le sujet par les Pères tant grecs que latins...

Ce qui achève d'imprimer à l'opuscule un cachet de distinction, c'est la langue... Nous sommes en 1500, à peine à la première aube de la Renaissance; et déjà nous possédons, dans la *Violette de l'âme*, un monument littéraire... Le style de Dorlant a de l'élevation, de l'abondance, de l'harmonie. Tout en évitant la recherche et l'emphase, il est élégant et pur... On admire avec quelle aisance les pensées de la croix sont rendues en langage cicéronien (D. Reulet, introduction à la traduction française, p. 8, 10-11).

Dans sa réponse à la question : pourquoi le Cœur de Jésus fut-il transpercé par la lance, la Vierge répond : Par le péché d'Adam la porte du Paradis fut fermée aux hommes, « *ecce alia illis janua patet longe illa dulcior, amenior, fructuosior. Per hanc ingredi possunt ad Cor Salvatoris : a corde ad animam, ab anima in divinam claritatis abyssum* », rejoignant par là une des idées maîtresses de la spiritualité thioise du moyen âge : par l'humanité du Christ et particulièrement par sa passion on doit monter à sa divinité.

Dorlant applique, après saint Augustin, les mots « *psalterium et cithara* » au Christ en croix : ses nerfs tendus sur le bois rendent un son septiforme (les sept paroles). Pendant la Passion la Vierge représente l'antitype de l'Église, car cette dernière, étant l'épouse du Christ, doit comme sa Mère « se tenir au pied de la croix, verser des larmes de douleur, le recevoir sur ses genoux par la compassion, l'oinde de l'huile de la dévotion, le recouvrir du linceul de la chasteté, l'ensevelir dans le refuge de son cœur et, pour que le péché ne puisse entrer, fermer l'entrée du sépulcre ».

Ailleurs, le Christ couvert de son sang est comparé au « *reclamatorium* », à l'appât que l'Oiseleur divin montre pour

attirer sa proie, les âmes. « Par le péché de notre premier père, toute la race humaine s'était envolée des mains de son Créateur. L'homme errait, égaré et perdu. Pour ramener le vagabond, mon Fils (c'est Marie qui parle) lui a montré sur la croix l'appât de sa chair sanglante et a ainsi rappelé à lui les âmes, oiseaux envolés loin du chasseur » (trad. Reulet, p. 93).

On n'est pas étonné que ce petit chef-d'œuvre ait été imprimé plusieurs fois, traduit en français et récemment en néerlandais. A lire ce dialogue on regrette que tant de manuscrits de Dorlant soient perdus ou restent introuvables.

3. *L'Elckerlyc*. — Cette pièce allégorique, qui clôt la littérature théâtrale du moyen âge, intéresse particulièrement l'histoire de la littérature néerlandaise. Œuvre possible, sinon présumée, de Dorlant, elle mérite d'être mentionnée ici. Le titre complet (*De Spieghel der Salicheit van Elckerlyc* ou Miroir du salut de chaque homme) a une résonance tout à fait médiévale. Le thème aussi.

Un homme (appelé *Elckerlyc* = chaque homme) en pleine santé rencontre soudain la Mort qui, de la part de Dieu, lui demande compte de sa vie. Effrayé, il avoue sa négligence à tenir ses comptes à jour et il essaie de corrompre la Mort. Mais elle n'a d'égards pour personne, « ni biens, ni trésors, ni comte, ni duc, ni roi, ni pape ».

Tout au plus, lui accorde-t-elle un bref sursis pour trouver un compagnon. Amis et proches se gardent bien de lui promettre assistance. Il s'adresse à sa Fortune; celle-ci lui reproche le mauvais usage qu'il a fait d'elle et assure que sa compagne lui ferait du tort en ce suprême voyage. Il interpelle sa Vertu, mais, gravement malade, elle est au lit. Seule, elle ne pourrait se lever. Sa sœur, Connaissance illuminée par la Foi, amène *Elckerlyc* à se convertir, en le conduisant à Confession et à la maison des Béatitudes. Confession lui donne une pénitence, — la Discipline —, contrôlée par Connaissance. Invoquant la miséricorde de Dieu par l'intercession de la Vierge, il accomplit parfaitement sa pénitence et se voit revêtir de l'habit de Comptonement.

*Elckerlyc* appelle alors Beauté, Force, Intelligence et Cinq Sens, qui peuvent maintenant agir surnaturellement et le préparer aux sacrements d'Eucharistie et d'Extrême-Onction. Entre temps, Cinq Sens fait l'éloge du prêtre, à qui sont confiés les signes extérieurs et efficaces, que sont les Sacrements. *Elckerlyc* est prêt : ses derniers amis, Beauté, Force, Intelligence, l'abandonnent et, en tout dernier lieu, Cinq Sens. Seule, la Connaissance illuminée par la Foi reste jusqu'à la mort. La Vertu, elle, l'accompagne devant Dieu.

J. van Mierlo, à qui nous empruntons les grandes lignes de ce résumé et certaines de ses interprétations, appelle ce chef-d'œuvre « un sermon terrifiant sur la mort, mais entouré d'une douce lumière par la consolation que la sainte Église apporte au mourant ». C'est l'œuvre d'un théologien en même temps que d'un humaniste, dont le style sobre et la composition harmonieuse restent loin des exagérations et du déséquilibre des futures chambres de rhétorique.

Le premier exemplaire imprimé connu date de 1495, un second de 1501. Jusqu'à nos jours la pièce est jouée et rééditée (deux éditions indépendantes ont paru en 1954). *L'Elckerlyc* fut traduit en latin par Ischyrius (Ch. Sterck?) : *Homulus Petri Diesthemii* (1536), et adapté par Macropedius (van Langveldt) en 1538 : *Hecastus*. Une imitation allemande de Jaspas van Gennep, inspirée des deux traductions latines, parut à Cologne en 1540 : *Comedia Homuli*; elle fut retraduite en thiois en 1556 : *Van Homulus een schoene comedie*. Une seconde re-traduction, protestantisante, parut, sans date, à Utrecht et y resta longtemps populaire. *L'Elckerlyc* fut traduit en anglais sous le titre d'*Everyman* par John Skot, vers 1529-1535. Une tentative récente pour adjuger la priorité à l'*Everyman* sur l'*Elckerlyc* fut victorieusement réfutée par J. van Mierlo. Voir aussi L. Willems, *Elckerlyc-Studien*, p. 156 svv.

Dorlant est-il le *Petrus Diesthemius*, auteur d'*Elckerlyc*? Le professeur Logeman, dans son édition annotée de 1892, affirma, le premier, cette identification, qui, depuis, a trouvé un chaleureux défenseur dans l'éminent historien de la littérature néerlandaise au moyen âge, J. van Mierlo. D'autres opposent la liste des œuvres de Dorlant, où la pièce ne figure pas : tels Scholtens, ou Willems qui trouve les vers trop « populaires » pour l'humaniste qu'était Dorlant, bien qu'il en loue très haut la composition classique (*Elckelyc-Studien*, p. 178). On comprend qu'un chartreux n'ait pas signé cette œuvre théâtrale, pas plus d'ailleurs qu'il n'avait signé la *Viola animae*. Mais, il n'y a pas, semble-t-il, à cette époque, d'autre Pierre de Diest, qui soit connu dans la littérature ou l'art dramatique. Et souvenons-nous que Dorlant affectionnait le dialogue, était littérateur et théologien, et avait une dévotion spéciale à saint Genès.

*Vita venerabilis domini ac patris Petri Dorlandi Carthusiensis domus Diestensis per illius confratrem et discipulum*, ms Paris, Bibliothèque nationale, lat. 10875, f. 85r-87r; éditée dans OGE, t. 26, 1952, p. 297-300 (citée ici : *Vita*). — J.-N. Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas*, t. 1, Louvain, 1765, p. 586-587. — E. H. J. Reusens, *Dorlandus*, dans *Biographie nationale*, t. 6, 1878, col. 131-133. — L. Le Vasseur, *Ephemerides ordinis cartusienensis*, t. 3, Montreuil, 1891, p. 137-138. — S. Autore, art. *Dorland*, DTC, t. 4, col. 1782-1785. — J. Coppin, *Montaigne traducteur de Raymond Sebon*, Lille, 1925, p. 1-15, 31-34. — L. Willems, *Elckerlyc-Studien*, La Haye, 1934.

Pour les détails qui s'écartent des données traditionnelles, consulter les articles publiés par H. J. J. Scholtens dans OGE : *De Kartuiser Pieter Dorlant*, t. 9, 1935, p. 190-197; *De literaire nalatenschap van de Kartuisers in de Nederlanden*, t. 25, 1951, p. 26 et 42; *De Kartuiser Petrus Dorland en de Elckerlyc-Problemen*, t. 26, 1952, p. 281-300. — J. van Mierlo, *Petrus Dorlandus Diesthemius, de dichter van Elckerlyc*, *ibidem*, t. 27, 1953, p. 89-98; *De Letterkunde van de Middeleeuwen*, dans *Geschiedenis van de letterkunde der Nederlanden*, t. 2, Anvers, 1949, p. 188-194. — L. Moereels, *De zevende dialoog van Peter Dorlant's Viola animae*, OGE, t. 27, 1953, p. 259-276.

Traductions de la *Viola animae*. En français : par J. Martin, *Théologie naturelle de Raymond Sebon*, Paris, 1551, 1555, 1566; par Charles Blendecq, religieux de Marchiennes, *La Violette de l'âme, composée en forme de dialogue, où est très doctement traité de la nature de l'homme*, Arras, 1600 et 1617; par O. Reulet, *Une passion de Notre-Seigneur à l'aurore de la Renaissance. Dorlant le Chartreux, Les mystères de la Passion, Dialogue entre la Vierge Marie et Dominique*, Paris, 1876 et 1878; en espagnol : par A. Arès, franciscain, *Los Dialogos de la naturaleza del Hombre*, Madrid, 1616; en néerlandais : par L. Moereels, *Viola animae, dat is « zieleviooltje » van Pieter Dorlant*, Tiel, 1954.

Louis MOEREELS.

**DOROTHÉE (saint)**, 6<sup>e</sup> siècle. — 1. *Vie*. — 2. *Écrits*. — 3. *Doctrine*.

1. *Vie*. — Ayant vécu vers le milieu du 6<sup>e</sup> siècle, comme l'a établi S. Vailhé (*Échos d'Orient*, t. 4, 1900-1901, p. 359-363), notre auteur ne peut être identifié avec aucun des trois Dorothee cités par l'*Histoire lausiaque* (ch. 2, 36, 97) ni avec l'évêque de Tyr du 4<sup>e</sup> siècle. — Aucune vie ancienne ne semble en avoir été écrite, malgré le retentissement de ses *Leçons* spirituelles. Un moine contemporain, qui paraît avoir connu Dorothee personnellement, nous donne les détails biographiques essentiels, dans la vie d'un jeune disciple de Dorothee, Dosithée, mort en grande réputation de perfection, après avoir passé trois ans seulement sous la direction du maître.

Ce vrai bienheureux (que fut) l'abbé Dorothee, ayant par la grâce de Dieu embrassé la vie solitaire, se retira dans le couvent de l'abbé Séridos. Il y trouva beaucoup de grands ascètes, qui vivaient dans le silence, la contemplation et la paix. Parmi eux brillaient notamment deux grands anciens, le vénérable Barsanuphe et son disciple, disons son compagnon d'ascèse, l'abbé Jean, surnommé le prophète, parce qu'il avait reçu de Dieu un don remarquable de discernement. (Dorothee) s'abandonna à eux en toute confiance; il communiquait avec le grand ancien par l'intermédiaire du saint abbé Séridos et il fut même jugé digne de servir l'abbé Jean le Prophète. Tandis que le bienheureux abbé Dorothee était dans le couvent de l'abbé Séridos, où il menait avec succès le combat de la soumission selon le Christ, ces deux saints anciens décidèrent d'un commun accord qu'il bâtît là un hôpital, et qu'il en eût le soin : les frères en effet souffraient beaucoup lorsqu'ils étaient malades, n'ayant personne pour s'occuper d'eux. Il le fit donc, Dieu aidant, son propre frère selon la chair se chargeant de la dépense : c'était en effet un grand ami du Christ et des moines. L'abbé Dorothee soignait lui-même les malades; quelques autres frères craignant Dieu le secondaient bien, mais c'est lui qui avait tout le souci de l'administration (trad. P.-M. Brun, modifiée, *Vie de S. Dosithée*, p. 103).

Il serait hasardeux de donner des précisions sur les origines familiales et ethniques, tout autant que sur la durée exacte de la vie du saint abbé. Rancé, son premier biographe, si l'on peut dire, met habilement à profit le manque de données précises pour brosser le portrait du religieux modèle, en s'appuyant sur les anecdotes et les principes fournis par les *Leçons* elles-mêmes. Les bollandistes (C. Jannings) ne font guère différemment et l'avouent (AS, 5 juin, Venise, 1741, p. 591-605). S'il convient de retenir quelques détails autobiographiques mentionnés dans les *Leçons*, les billets de Dorothee à Jean le Prophète ou à Barsanuphe sont une source autrement intéressante, puisqu'ils nous permettent de suivre son travail spirituel personnel.

Comme S. Vailhé l'a signalé, tout un lot de lettres de Barsanuphe et de Jean est écrit, en effet, à un moine qui se trouve dans les mêmes circonstances de vie que celles que Dorothee dit avoir connues. Il n'est pas possible d'admettre que ce correspondant de deux grands anciens soit un autre que notre Dorothee. Ce bloc de billets de Dorothee commence avec l'interrogation 252 et se termine avec la lettre 340. Il y faut ajouter les lettres 541 et 542. De ces quatre-vingt-dix billets, la plupart sont adressés à Jean le Prophète, ce qui ne nous étonne pas, puisque Dorothee nous apprend que pendant neuf ans il remplaça le serviteur de Jean (1669 a8-d4). Bien entendu, ce bloc de billets de direction ne représente certainement pas tous ceux qu'échangea notre auteur avec les deux anciens. La première réponse de Jean fait du reste allusion à des billets antérieurs. Mais ce lot est assez important pour qu'il permette de compléter les renseignements fournis par les *Leçons*, et surtout de nous faire une idée de la vie spirituelle de notre auteur.

*Int.* suivi d'un chiffre renvoie aux interrogations de Dorothee à Barsanuphe et à Jean; la pagination renvoie à l'édition des *Lettres* de Barsanuphe et de Jean, faite par Nicodème l'Hagiorite, Venise, 1816. Les *Leçons* de Dorothee sont citées d'après PG 88, 1617-1837.

Dorothee appartenait, semble-t-il, à une famille aisée. Il avait des propriétés, et nous le voyons s'en détacher petit à petit au profit de son monastère ou des pauvres (*int.* 252, p. 136; *int.* 315, p. 164). Il reçut une forte culture; il raconte lui-même comment, lorsqu'il était dans le monde, il était passionné de lecture au point d'en perdre l'appétit et le sommeil (1725 a1-c1). Cette passion pour la lecture et la recherche transparaît dans plusieurs questions que Dorothee pose sur des passages de saint Basile (*int.* 314-315, p. 164). Nous savons par un autre billet à Jean le Prophète